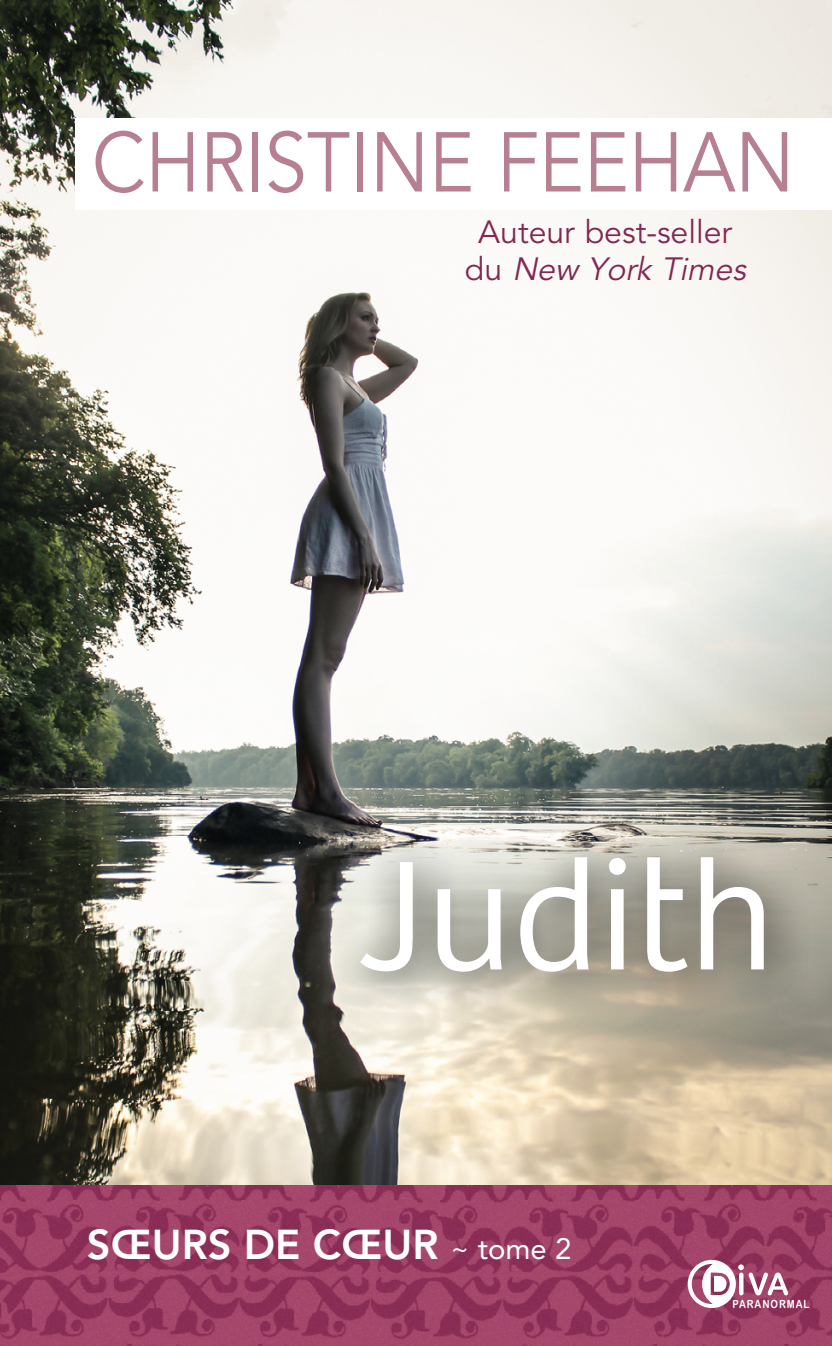




CHRISTINE FEEHAN

Auteur best-seller
du *New York Times*

Judith

SŒURS DE CŒUR ~ tome 2

DIVA
PARANORMAL

« Christine Feehan est la reine de la romance paranormale. »
(USA Today)

Stefan Prakenskii est un agent secret. Mais aussi un meurtrier. Il connaît mille façons de tuer un homme, et deux mille façons de séduire une femme. Voilà pourquoi il est impatient d'entreprendre sa nouvelle mission, dans la ville côtière de Sea Haven. Sa mission ? Se mêler de la vie d'une belle femme insaisissable qui entretient un lien mystérieux avec son passé, mais aussi avec un criminel dangereusement séduisant qui ne souhaite qu'une chose : la posséder.

Judith Henderson est une artiste à la renommée montante. Sa beauté parfaite stimule l'âme de deux hommes, qui ont fait d'elle leur obsession. Comme ses sœurs de cœur, Judith a un pouvoir. Elle est celle qui lie tous les éléments entre eux, qui donne de la puissance à l'eau, au feu, à l'air... Depuis des années, elle attend l'homme qui viendra libérer la passion et le feu qui couvent en elle, celui à qui elle pourra confier ses émotions.

Cependant, un seul homme pourra survivre à ses secrets et à l'ombre qu'elle a projetée sur leurs vies...

Christine Feehan est auteur best-seller du *New York Times*, *Publishers Weekly*, *USA Today*, *Washington Post*. Elle a publié plus de 50 romans et a reçu près d'une dizaine de PEARL Awards, plusieurs RITA et un prix pour l'ensemble de son œuvre auprès du *Romantic Times*.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Roxanne Berthold

8,99 € Prix TTC France
ISBN : 978-2-36812-159-7
Texte intégral
Inédit



JUDITH

Christine Feehan

JUDITH

Sœurs de cœur

Tome 2

ROMAN

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Roxanne Berthold*



Titre original anglais : *Spirit Bound*

Copyright © 2016 Éditions AdA Inc. pour la traduction française
Cette publication est publiée en accord avec Penguin Group

Présente édition publiée par :

© Diva Romance, une marque des éditions Charleston, 2017

29, boulevard Raspail

75007 Paris - France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-159-7

Traduit de l'anglais par Roxanne Berthold

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston.

À Judith Paul et à Thomas Durden, avec affection.

À MES LECTEURS

N'oubliez pas de visiter le www.christinefeehan.com/members/ et de vous inscrire à ma newsletter pour connaître mes prochaines publications et pour télécharger votre exemplaire électronique gratuit de mon livre *Dark Desserts* (en version originale anglaise) : un recueil de recettes alléchantes envoyées par des lecteurs de partout dans le monde. Joignez-vous à ma communauté pour recevoir des nouvelles en priorité, participer à des discussions sur les romans, poser des questions et bavarder avec moi. N'hésitez pas à communiquer avec moi par courriel, à Christine@christinefeehan.com (en anglais) : j'aimerais beaucoup avoir de vos nouvelles. Venez à ma rencontre à ma convention FAN. Visitez le www.fanconvention.net (en anglais) pour plus d'information. J'espère vous y retrouver !

REMERCIEMENTS

Bien entendu, ce roman n'aurait jamais pu être écrit sans l'aide incroyable de l'artiste Judith Paul, d'Images Kaleidoscopes, que j'ai consultée au sujet de la fabrication de kaléidoscopes, les techniques de conservation des œuvres d'art et à peu près toutes les caractéristiques d'une artiste qui voit le monde en couleurs. Un merci spécial à Brian Feehan, qui a consacré des heures à la course virtuelle sur les toits, au combat en corps à corps et à la fabrication de pièges par souci d'authenticité. Dernier remerciement, et non le moindre, à Clint Wyant, membre du bureau du shérif, qui a gracieusement accepté de m'expliquer en détail l'application de la loi sur la côte nord de la Californie, là où les romans de la série *Les sœurs de cœur* sont campés. J'ai grandement apprécié le temps qu'il m'a accordé à quatre heures du matin après de longs quarts de travail de nuit.

Stefan Prakenskii arpentait la petite cellule. Il savait exactement le nombre de pas qu'il pouvait franchir avant de tendre les bras vers les barreaux pour effectuer des tractions avant ; une dizaine d'autres pas avant d'atteindre le fond de la cellule où il se laissait tomber par terre pour faire des pompes au sol. Aucun moyen de s'habituer à l'odeur de la prison ni aux moisissures sur les murs ni au fait que les douches ne fonctionnaient pas et encore moins à la vigilance continuelle nécessaire pour rester en vie, mais rien de tout cela ne l'embêtait. Il pouvait tolérer n'importe quoi : il avait enduré bien pire.

Il avait cultivé la patience, mais une fois qu'il eut établi que sa présence dans cette cellule était inutile, que sa mission était un échec complet, il voulut sortir de là. C'était une perte de temps que de rester ; pourtant, son patron avait refusé un mois plus tôt de l'y en extraire. Chaque jour devenait plus

dangereux et irritant ; son esprit dévoré par la seule bonne chose dans cette prison.

En jurant à voix basse, Stefan retira du mur la plus récente photographie de la femme à qui son compagnon de cellule vouait une obsession. Elle se tenait sur une plage, les vagues ondulant derrière elle de façon manifestement turbulente par une journée venteuse, mais aucun point de repère ne permettait à Stefan d'identifier le lieu. Elle était indubitablement belle avec ses longs cheveux noirs flottant dans le vent. Vêtue d'un jean et d'un tee-shirt, elle parvenait à paraître élégante et sexy à la fois. S'il était le type d'homme intéressé par une relation, il aurait sans doute compris la fixation que son compagnon de cellule faisait sur elle. Et l'idiot était totalement obsédé par cette femme. Le mur était tapissé de centaines de photographies de la même femme prises au cours de plusieurs années.

Peu importait l'intelligence d'un homme ou le métier qu'il exerçait ; au bout du compte, même les plus grands criminels subissaient la chute en raison d'une femme. Et cette femme en particulier ne faisait pas exception. Si c'était nécessaire, Stefan planifiait de s'en servir pour anéantir l'empire international de Jean-Claude La Roux.

Il baissa les yeux sur la photographie dans sa main. Elle semblait pensive — non, triste. Pourquoi cette expression sur son visage ? Une femme comme elle ne se languissait certainement pas d'un homme comme Jean-Claude. Une petite bande de peau invitante pointait de manière tentante entre son tee-shirt et son jean. Son pouce caressa cette

petite bande comme s'il pouvait sentir la chaleur et la douceur de sa peau.

Il ne faisait aucun doute que Jean-Claude possédait une fortune inouïe. Stefan présumait qu'une femme pourrait être attirée par sa belle apparence, par son charme suintant qui camouflait une multitude de péchés, mais certaines femmes pouvaient trouver ce soupçon de danger excitant. Elles pouvaient tout aussi facilement tomber sous l'emprise de l'illicite que les hommes pouvaient être séduits par la beauté.

— Que diable fais-tu avec cette photo ?

Toisant Stefan d'un regard noir dans l'effort d'intimider une personne impossible à intimider, Jean-Claude La Roux arracha la petite photographie des mains de son compagnon de cellule.

— Tu n'as aucune idée de qui je suis.

Stefan lui montra les dents de façon délibérée avant de cracher sur le sol de la cellule.

— Toujours la même vieille rengaine, Rolex.

Il insuffla un mépris total à son ton, appelant l'homme par le surnom détestable dont il l'avait affublé.

Un homme comme Jean-Claude, à la tête d'un vaste empire criminel, détesterait qu'un vulgaire criminel le nargue. C'était un affront qu'il ne pouvait tolérer. Au cours des deux mois de cette filature pour tenter de recueillir des informations, Stefan avait dû défendre sa vie à plusieurs reprises, ce qui témoignait de l'autorité qu'exerçait La Roux, même en prison. Jean-Claude le détestait et il n'avait qu'à prononcer un mot pour que plusieurs prisonniers tentent de gagner sa faveur

en essayant de le débarrasser de Stefan ; l'épine sous son pied.

Manifestement, La Roux était tout aussi puissant derrière les barreaux qu'en liberté. Au premier abord, le condamner en France pour ses crimes à l'international semblait être une bonne idée. Le système pénal français n'avait pas la réputation de dorloter ses prisonniers, mais malgré les moisissures sur les murs et les taches d'humidité au plafond, Jean-Claude parvenait à avoir l'air fortuné et puissant. Tous les autres prisonniers l'évitaient jusqu'à l'arrivée de Stefan qui piquait La Roux à chaque occasion, et aucun des hommes embauchés pour lui apprendre une leçon — ou le tuer — n'avait réussi sa mission.

Stefan était persuadé que s'il disposait d'une heure, seul avec Jean-Claude, durant laquelle il pourrait l'interroger à sa manière, il obtiendrait toute l'information dont son gouvernement avait besoin, mais ici, dans cette prison française où des gardes les guettaient nuit et jour et où le gouvernement était beaucoup trop sensible à ce prisonnier, Stefan n'avait pas la moindre chance de tirer l'information dont il avait besoin de cet homme. Cela ne lui laissait qu'une possibilité : il fallait que Jean-Claude La Roux s'évade. Il poussa un soupir. Il avait répété la même chose à son patron de nombreuses fois au cours des deux derniers mois.

Stefan esquissa un geste vers les murs tapissés de photographies.

— Tu as beaucoup de photos, Rolex, mais pas la trace d'une lettre. Je pense que ta femme se trouve sur cette plage avec un homme et se moque de toi.

Jean-Claude replaça la photographie sur le mur, et sa main lissa le papier lustré. Stefan remarqua, avec une certaine satisfaction, que les doigts du seigneur du crime tremblaient quand ils touchèrent le visage de la femme.

— Vois-tu un homme sur l'une ou l'autre de ces photographies ?

Jean-Claude lui adressa un regard de mépris.

Stefan savait qu'il ne payait pas de mine. Il était grand, avait les épaules larges, un torse épais et des bras vigoureux aux muscles saillants. Il n'avait l'air ni suave, ni riche, ni charmant. Il avait l'apparence d'une brute sans trop de juteote aux cheveux mi-longs et à l'allure débraillée. Des cicatrices striaient sa peau, et ses jointures étaient calleuses et brillantes. Sa mâchoire était carrée, et ses yeux d'un bleu-vert foncé pouvaient voir droit jusqu'à l'âme des autres et y dénicher leur culpabilité. Stefan respirait la puissance crue par sa force physique absolue, mais les hommes comme Jean-Claude le classaient automatiquement dans la catégorie des muscles sans cervelle, sans jamais creuser sous la surface pour voir si une intelligence se dissimulait sous le masque de la brute.

Dans son esprit, il utilisait son vrai nom, Stefan Prakenskii, aussi souvent que possible parce qu'en toute franchise, il se servait si souvent de faux noms qu'il craignait d'oublier celui qu'il était réellement. Et peut-être avait-il déjà perdu son identité il y a longtemps. Qu'était-il ? Qui était-il ? Et qui diable s'en souciait de toute façon ? Aucune belle femme ne se tenait sur une plage, l'air triste, à se languir de lui — et jamais il n'y en aurait une. La raison pour

laquelle il réussissait si bien son job était parce qu'il refusait de laisser une femme (comme celle à qui Jean-Claude vouait une obsession) se glisser dans sa conscience.

Il jeta un autre regard aux photographies recouvrant le mur taché. Il y en avait des centaines. Jean-Claude faisait surveiller cette femme depuis un bon moment. Elle avait peu changé au cours des années de son emprisonnement, mais Jean-Claude avait raison : aucun homme n'apparaissait sur les clichés. Stefan jura à voix basse et se détourna des images.

Cette femme arrivait à vous coller à la peau, si vous la fixiez du regard assez longtemps. Et en réalité, dans cette cellule de prison minuscule, comment pouvait-il faire autrement que de remarquer ses lèvres, ses yeux et cette longue chevelure lustrée ? Jean-Claude nourrissait sa propre dépendance et la laissait grossir jusqu'à ce qu'elle devienne un monstre, et Stefan avait découvert cette faiblesse tout de suite pour la retourner contre l'homme et le rendre mûr pour une évasion. Même si aucun homme n'apparaissait sur les photographies, qui pourrait supporter l'idée qu'un autre puisse toucher à toute cette peau douce ?

— Je me dois d'admettre qu'elle est belle, Rolex. Où diable as-tu rencontré une femme comme elle ?

Le moment était venu de changer de tactique.

Pour la première fois, Stefan laissa une pointe d'admiration se glisser dans sa voix. Comme il l'avait présumé, Jean-Claude ne put résister au besoin de parler de sa femme ni à celui de répondre au premier signe qu'un homme comme Stefan, qui semblait n'admirer que la force apparente, respectait à tout

le moins la capacité du seigneur du crime à séduire une belle femme.

— Elle étudiait l'art, à Paris, dit Jean-Claude. Elle se tenait à l'extérieur du Louvre, avec ses longs cheveux flottant autour de son visage. Elle s'est arrêtée pour les repousser loin de son visage et, l'espace d'un moment...

Il s'interrompit. Stefan n'avait pas besoin de l'entendre le dire. L'homme en avait probablement eu le souffle coupé, comme cela avait été le cas pour Stefan la première fois qu'il avait aperçu sa photographie. Elle aurait facilement pu être un mannequin sur la couverture d'un magazine — mais il y avait davantage. Quelque chose d'indéfini, une qualité sur laquelle il n'arrivait pas tout à fait à mettre le doigt, une innocence sensuelle — mystérieuse, distante, tout juste hors de sa portée. Quelque chose de parfaitement indéfinissable qui donnait à un homme l'envie de tendre les bras pour la prendre et la garder pour lui seul.

Oh oui, cette femme avait définitivement un effet sur tout homme, surtout pour un gars emprisonné dans une cellule sans compagnon. Stefan était doté d'une patience infinie quand il était au boulot, mais cette mission représentait un sérieux échec. Une fois évadé, Jean-Claude filerait tout droit vers la femme et la puce électronique qu'il avait dérobée au gouvernement russe ; une puce qui valait une fortune sur le marché noir. Elle contenait des informations qui feraient reculer leur système de défense de cinquante ans si elles éclataient au grand jour.

— Elle est douée pour la peinture ? demanda Stefan.

Jean-Claude opina.

— Elle est douée dans tout ce qu'elle fait.

Stefan garda le silence dans l'attente du reste. Il savait que ça viendrait. Jean-Claude n'aurait rien dit s'il ne souhaitait pas en parler.

— Elle s'est déjà fait connaître dans le milieu artistique. Ses kaléidoscopes lui ont valu des prix internationaux. Ses toiles se vendent à prix d'or, et elle est aussi restauratrice d'œuvres d'art anciennes pour des collectionneurs privés. Ils lui envoient leurs tableaux par avion sous haute surveillance.

Jean-Claude semblait fier d'elle. Les restaurateurs étaient rares. C'était un travail difficile, et leur communauté était petite. Stefan doutait fort qu'il existât de nombreux artisans en kaléidoscopes récipiendaires de prix. Cette information serait très utile pour découvrir son identité. Il avait déjà envoyé plusieurs photographies à ses gens pour qu'ils enclenchent une enquête sur la femme mystérieuse.

— Je dois admettre que tu es chanceux qu'une femme comme elle soit prête à t'attendre.

Jean-Claude ne dit rien et fixa du regard ce visage tranquille et pensif. Stefan savait que ses paroles allaient ronger l'homme ; l'idée qu'elle ne l'attendait peut-être pas. La Roux avait une meilleure cellule que la plupart des prisonniers. Il ne se fondait pas dans la masse suicidaire et déprimée par les conditions d'emprisonnement, ce qui indiquait à Stefan que les gardiens laissaient passer des articles clandestinement et faisaient de leur mieux pour gagner ses faveurs, comme c'était le cas pour les prisonniers. Il avait fallu peu de temps pour que

la rumeur coure : si un gardien contrariait Jean-Claude, l'un de ses hommes le ferait payer à la famille du gardien en question.

Stefan se trouvait dans ce lieu dégoûtant depuis assez longtemps. Il n'y avait rien de plus à tirer du seigneur du crime. Il avait dit à son gouvernement de faire sortir l'homme de prison pour soit l'enlever dès sa sortie ou le laisser les guider vers la puce électronique. D'une manière ou d'une autre, cela valait mieux que de pourrir dans cette cellule exigüe en fixant du regard une femme dont il ignorait le nom. Que d'être obsédé par elle tout autant que Jean-Claude. Il allait sortir de là le soir-même avant de perdre l'esprit à admirer une femme qui ne daignerait même pas lui accorder un deuxième coup d'œil.

— Je déteste te dire quoi que ce soit d'agréable, Rolex, mais elle a le visage d'un ange. J'ai peine à croire que n'importe quelle femme puisse être à la hauteur de cette image.

Il devait trouver un moyen d'amener l'homme à parler. Après deux mois d'emprisonnement, il ignorait toujours le nom de la femme ; Jean-Claude demeurait bouche cousue.

Jean-Claude lui jeta un regard avant de tourner les yeux vers la photographie. Il sourit pour la première fois depuis qu'on avait poussé Stefan dans sa cellule.

— Je n'en doute pas. Elle parle sept langues. Sept.

À la façon dont Jean-Claude recourbait les lèvres d'un air narquois, Stefan se doutait qu'il l'imaginait incapable de parler plus d'une langue.

Stefan parlait couramment le français avec un accent parfait, et son personnage clandestin, John Bastille, n'avait certainement rien d'un homme éduqué, à l'exception de son expertise criminelle. En vérité, Stefan pouvait se vanter de connaître le même nombre de langues que cette femme de rêve, ce qui signifiait qu'elle était instruite et n'en devenait que plus séduisante. Il était étonné que Jean-Claude s'intéresse à une femme intelligente.

— Elle est du type à argumenter, fit remarquer Stefan en restant dans la peau de son personnage.

Son genre d'homme musclé ne voudrait pas qu'une humble femme débâte avec lui. Le fait que Jean-Claude s'intéressait à une femme perspicace voulait dire quelque chose.

— Elle dit ce qu'elle pense, acquiesça Jean-Claude, et ses yeux devinrent légèrement rieurs comme s'il se souvenait d'une anecdote particulièrement amusante. C'est le genre de truc que tu ne peux pas comprendre.

Stefan réprima les mille et une remarques grossières que sa personnalité clandestine aurait dites en sachant qu'elles mettraient un terme immédiat à la conversation. Au cours des deux mois durant lesquels ils avaient partagé une cellule, Jean-Claude lui avait peut-être adressé trois ou quatre phrases. Le reste du temps, il fixait le sol comme s'il était plongé dans une triste réflexion.

— J'ai déjà eu une femme. Une femme louable et non une prostituée. Si je m'étais montré un peu plus gentil envers elle, peut-être qu'elle serait restée.

Il adressa un bref sourire envieux à Jean-Claude.

— Elle ne ressemblait pas à cette femme, cependant. C'est quoi son nom ?

Pas une fois Jean-Claude n'avait appelé la femme par son prénom ou même indiqué de qui il s'agissait. Il était taciturne au sujet de l'ange qui tapisait le mur. Stefan était ennuyé de penser à elle en ce terme : un *ange*. Mystérieuse. Insaisissable. Hors d'atteinte pour un homme ordinaire. Hors d'atteinte pour un homme qui vivait complètement dans l'ombre. Un homme sans identité véritable.

— Judith.

Jean-Claude eut un ton sec qui avertit Stefan de ne pas insister davantage.

Une bouffée de triomphe inonda Stefan. Jean-Claude s'ennuyait dans la cellule. Et il voulait parler de sa femme. Il avait *besoin* de parler d'elle. Stefan voulait que Jean-Claude ait un besoin maladif de la voir afin qu'il saisisse l'occasion de s'évader lorsqu'on la lui offrirait. Stefan ne lui présenterait pas cette possibilité, bien entendu : un gardien s'en chargerait. Ça ne serait pas trop difficile à organiser : faire en sorte que Jean-Claude La Roux vous doive une faveur était similaire à remporter le gros lot. Toutefois, Jean-Claude ne donnait jamais rien pour rien. Que voulait-il ?

— Joli nom. Elle a un air exotique, mais son nom est américain, n'est-ce pas ?

En réalité, le nom tirait ses origines de l'hébreu, mais Stefan se doutait que le seigneur du crime l'ignorait et ne s'en souciait probablement pas. Il procédait à tâtons en tendant une perche.

Jean-Claude le toisa avec méfiance.

— Qu'est-ce que ça peut bien te foutre ?

Stefan laissa filtrer une pointe de colère, même s'il se sentait plus triomphant que jamais. Il avait marqué un point ; la femme mystérieuse pouvait bel et bien vivre aux États-Unis et non au Japon comme il l'avait d'abord cru.

— Rien du tout. Je ne faisais qu'engager la conversation. Et merde !

Il tourna le dos au seigneur du crime — un risque calculé. Montrer son indifférence était la seule façon d'amener Jean-Claude à continuer de parler. S'il soupçonnait Stefan d'être trop intéressé par le sujet, l'homme ne soufflerait plus un mot.

En se détournant de La Roux, il ne réussit qu'à fixer des yeux un autre mur de photos. Il était entouré par la femme mystérieuse. Elle semblait bien être d'origine japonaise, mais pas tout à fait : elle paraissait grande, et sa peau était un peu plus pâle. Il était possible que l'un de ses parents soit américain. Le littoral visible sur les images pourrait être situé aux États-Unis plutôt qu'en Europe. Il n'avait pas songé à cette possibilité auparavant.

L'une des images qu'il préférait présentait Judith (il connaissait son nom maintenant) marchant pieds nus dans le sable. Le vent soufflait fort, et ses longs cheveux qui avaient l'apparence de la soie flottaient derrière elle. Il pouvait apercevoir de petites empreintes de pas sur le sable mouillé. Pour une raison étrange, cette photographie l'atteignait. Elle paraissait si seule. Si triste. Dans l'attente de quelqu'un ? De Jean-Claude ? Des nœuds se formèrent dans son estomac à cette idée.

— C'est ton épouse ?

Il posa la question sans regarder Jean-Claude : il voulait se concentrer sur le ton de sa voix plutôt que sur sa réponse.

— Ma fiancée, déclara l'autre après un bon moment.

— Elle le sait ? demanda-t-il sournoisement.

Stefan n'avait aperçu de bague à son annulaire sur aucune des photographies et il avait pourtant bien cherché.

Jean-Claude haussa les épaules.

— Ce qu'elle pense a peu d'importance. Elle est ma fiancée et quand le moment sera venu, elle sera avec moi d'une manière ou d'une autre.

Il prit l'un de ses nombreux livres et le tendit à Stefan.

— Tu as déjà entendu parler de ces conneries ?

Stefan réprima un petit élancement de plaisir de savoir que la femme n'était pas aussi éprise de Jean-Claude qu'il l'était d'elle. Il prit le livre, qu'il avait déjà regardé à quelques reprises, étonné par le sujet. Il feignit l'ignorance.

— Les auras ? Qu'est-ce que c'est censé être ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Peux-tu croire ces âneries ? Vois-tu des couleurs autour du corps des gens ? Des foutaises new-age, voilà ce que c'est.

Il y avait une telle exaspération, une telle amertume en Jean-Claude ; une colère réprimée qui amena pour la première fois Stefan à s'inquiéter un peu pour Judith.

— Ta femme croit en ces trucs ? demanda Stefan en donnant à sa voix un ton vaguement perplexe.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Judith

Soeurs de coeur 2

Christine Feehan



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

